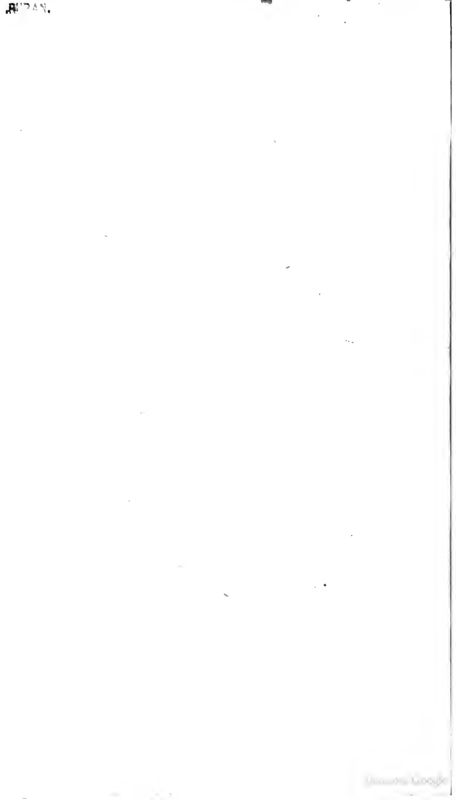


VITTORIO EM. III



NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
III
28
VITTORIO EM. III
NAPOLI





LIVRET

DE FOLASTRIES

A IANOT PARISIEN

Tiré à cent exemplaires numérotés,
plus deux sur peau vélin.

N° 19

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE LIVRET
DE FOLASTRIES
A IANOT PARISIEN

RECUEIL DE POÉSIES DE RONSARD

LE PRINCE DES POETES DE SON TEMPS

Réimpression textuelle faite sur l'édition de 1553,
et augmentée
de plusieurs pièces ajoutées, soit dans l'édition de 1584,
soit dans celle intitulée *les Gayetez*,
de Ronsard

PARIS
CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR
QUAI DES AUGUSTINS, 25
—
1862


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

AVANT-PROPOS

La note suivante de M. Aimé Martin, publiée dans le catalogue de sa vente (n° 400), donne sur le livre rare que nous réimprimons aujourd'hui un aperçu judicieux :

« Le *Livret des folastries à Janot Parisien* est une édition originale de quelques poésies de Ronsard. On retrouve toutes ces pièces et quelques-unes même plus développées dans le tome VIII de ses œuvres in-18, sous le titre de *Gayetez*. Toutefois, la troisième folâtrerie, qui est la plus piquante, ne s'y trouve pas. Il suffit de la lire pour deviner la raison qui empêcha de la comprendre dans les œuvres de celui qu'on appelait le prince des poëtes.

« La pièce la plus curieuse de ce volume est le Dithyrambe chanté au bouc de Jodelle. Quoiqu'il ait été recueilli dans les œuvres de Ronsard, il n'est pas de lui, mais de Bertrand Berger, poëte dithyrambique, comme on l'appelait, et qui joua

un rôle dans cette singulière cérémonie renouvelée des temps antiques. En voici l'histoire telle qu'elle est rapportée par Claude Binet, ami de Ronsard et auteur de sa *Vie*.

« Jodelle avoit fait représenter devant le roi la « tragédie de *Cléopatre* (elle fut représentée au « village d'Hercueil), avec de tels applaudisse- « ments, que, quelques jours après, s'étant toute « la brigade des poëtes trouvée en ce village pour « passer le temps et s'esjouir aux jours licencieux « de Caresme-Prenant, il n'y eut aucun d'eux qui « ne fît quelques vers à l'imitation des Baccha- « nales des anciens. Il vint à propos de rencon- « trer un bouc par les rues qui leur donna occa- « sion de folastrer sur ce sujet, tant pour estre « victime de Bacchus que pour faire contenance « de le présenter à Jodelle et représenter le loyer « de sa tragédie à la mode ancienne, à laquelle « les chrétiens même, et principalement les poëtes « recourent par fois, non par créance aucune, « mais par allusion permise, et ce qui en fit croire « quelque chose furent les vers et *folastries* de « ces poëtes qui furent mises au jour et mesme- « ment les dithyrambes de Bertrand Berger, poëte « dithyrambique, où se lisent ces vers :

« Mais qui sont ces enthyrsez
« Hérissez
« De cent feuilles de lierre, etc.
« Tout forcené à leur bruit ie fremy
« I'entreuoy Baïf et Remy
« Colet, Ianuier, et Vergesse et le Comte
« Pascal, Muret, et Ronsard qui monte

« Dessus le bouc, qui de son gré
« Marche, à fin d'être sacré
« Aux piés immortelz de Iodelle, etc. »

« Tout ce qui précède me porte à croire que le *Livret de folastries* est l'ouvrage de plusieurs poëtes; il renferme sans doute les pièces composées par la troupe folastre.

« Aimé Martin. »

L'édition du *Livret de folastries*, à la date de 1553, est fort rare. Colletet, qui avait rassemblé une importante collection de vieux poëtes français et qui avait recherché spécialement les premières éditions de Ronsard, n'avait pu se procurer que l'édition de 1584 (voir sa *Vie de Ronsard* mise en tête des *Œuvres inédites* publiées par M. Blanchemain, p. 95). La seule adjudication que l'on cite de l'édition de 1553 est celle de la vente Chalabre, où l'exemplaire, bien qu'incomplet des pages 68 et 69, a obtenu le prix de 88 francs.

L'édition de 1584, portant le même titre que la première, est également fort rare, et, si ce n'est pas le même, ce sont tout au plus deux ou trois exemplaires qui se succèdent dans les ventes. (Millon, en 1841, 55 francs; Aimé Martin, en 1847, retiré; Léon Tripier, en 1854, 300 francs; et Solar, en 1860, 310 francs.)

Quant à la réimpression faite sous le titre des *Gayetez* de Ronsard, en 1617, in-12, nous n'avons pas souvenir qu'on l'ait vendue séparément des

autres œuvres du même auteur réimprimées à la même époque, collection rare également.

Le dithyrambe contenu dans ce volume est, ainsi que nous l'apprend Binet, de Bertrand Berger, ou plutôt Bergier. Du Bellay a adressé deux pièces de vers à ce poëte peu connu, et il l'appelle toujours Bergier. (Voir une *Ode pastorale à Bertrand Bergier de Montembeuf, natif de Poictiers, poëte bedonnique-bouffonique*, et la pièce *A Bertrand Bergier, poëte dithyrambique;* éd. de 1573, in-8°, ff. 149-150 et 453-455.) On trouve dans Baïf (*Œuvres en rimes*, 1573, feuillets 123 et 124), une pièce de vers intitulée : *Dithyrambe à la pompe du bouc d'Estienne Iodelle*, aussi mauvaise que celle qu'on lit dans le *Livret de folastries*, mais toute différente pour la composition.

Toutes les autres pièces appartiennent, quoi qu'en disent Aimé Martin et le *Manuel du Libraire*, à Ronsard. Olivier de Magny, il est vrai, dans une de ses *Gayetez* adressée à Ambroise de la Porte, nous fait connaître ce dernier comme l'auteur (ou plutôt simplement l'éditeur) du *Livret de folastries*. Ambroise était, ainsi que Maurice de la Porte, l'auteur des *Epithètes françoises*, fils du libraire mort en 1553; il était éditeur littéraire, mais il n'était pas poëte.

Dans la querelle de Ronsard avec les protestants, ces derniers reprochèrent vivement au poëte sa vie dissolue, ses vers d'amour et l'aventure du bouc immolé, disaient-ils, à Arcueil en l'honneur de Jodelle. Grévin, ancien ami de Ronsard, se

joignit aux protestants et lança contre le grand poëte une satire pleine de fiel : *le Temple de Ronsard, où la légende de sa vie est briefvement descrite*. Grévin suppose qu'un temple est élevé en l'honneur de Ronsard qu'on adore comme un dieu ; autour des murs de l'édifice pendent des tapisseries représentant les principaux événements de la vie du poëte ; voici comment il décrit la *seconde* tapisserie :

En l'autre pièce aussi apparoistra comment
Le livre qu'il avoit escrit follastrement
Apprenant, comme il dit, la vertu dans l'estude
Reçeut du parlement une sentence rude,
Comme estant averti et pour n'estre point veu
Fut condamné dès lors d'estre mis dans le feu :
Dont depuis ce temps là sa vertu désolée
N'apparut dans Paris où elle fut bruslée.
Pourtant demeura il en sa première foy
Et ne se souvenant d'une si juste loy
Il poursuivit depuis sa follastre entreprise,
Car l'estude luy a ceste vertu apprise.

De quel ouvrage Grévin veut-il parler ? quel est le livre de Ronsard *escrit folastrement*, pour employer les expressions du poëte lui-même ? Il est très-probable et presque certain qu'il est fait allusion au *Livret de folastries*. Ce qui confirme notre conjecture, c'est que Ronsard, dans sa *Reponse* aux pamphlets protestants, ne répond rien à ce sujet et garde un silence absolu. Dans le cas où ce livre condamné par le Parlement serait le *Livret de folastries*, cette circonstance expliquerait parfaitement la rareté de ce petit ouvrage.

Passons à l'examen des pièces contenues dans le volume.

La première pièce, page 3 de notre édition, *A Ianot Parisien*, se trouve réimprimée dans les *Gayetez* et elle en forme la première (page 301-302). Qu'est-ce que ce Janot ? Ne serait-ce pas Jean de Mesmes, parisien, qu'on appelait Janot parce qu'il était fils naturel et n'avait pas d'autre nom que Jean. (Voir son article dans La Croix du Maine.)

Dans le premier des cinq derniers vers de la même pièce, on lit le mot : *Rodatine;* nous l'avons conservé tel qu'il se lit dans les trois éditions anciennes, bien que nous soyons persuadés que c'est une faute d'impression et qu'il faut lire *Doratine*, par allusion à Jean Dorat, le célèbre poëte grec et latin qui existait alors.

Page 5, folastrie Ire : *Une jeune pucelette*. Ne trouvera-t-on pas quelque rapport de cette pièce avec une vieille rime de Clément Marot, du *Débat de la maigre et de la grasse?*

Page 6 : remarquer *vasquine* pour *basquine*. (Voir la pièce de vers sur les basquines et vertugalles.)

Page 7, vers 29 de la page, au lieu de :

Aux muguetz qui s'en aprochent,

l'édit. de 1617 porte : *Aux ribaux qui s'en approchent*, et renferme cette note qu'il est bon de reproduire : « *Ribaut* vient du mot latin *rivalis*, que les François ont pris en mauvaise part, faisant

tort au vocable, car il signifie compagnon et compétiteur en amour. »

Page 10, vers 25-26 : *Cet ennuy nous procède de celuy*, etc. L'auteur veut parler sans doute de son tuteur.

Cette Ire folastrerie, réimprimée dans les *Gayetez* de Ronsard (gayeté III) et dans les *Muses gaillardes* (ff. 15 à 19 de l'éd. de 1609), ressemble beaucoup au style d'Olivier de Magny et à son genre.

La folastrie II, *I'ai vescu deux mois, ou trois*, dans laquelle Ronsard excite les soldats à combattre pour repousser l'empereur Charles-Quint, rappelle deux autres pièces de Ronsard qui expriment la même idée et qui doivent être de la même année, ce sont : *La harangue de très illustre et très magnanime prince François duc de Guise aux soldats de Mets le iour de l'assaut. A Charles très illustre cardinal de Lorraine son frère* (œuvres de Ronsard, éd. in-12 de 1617, t. VIII, p. 24-33), et *Exhortation au camp du Roy Henry II* (t. VIII, p. 197-201).

Cette pièce est réimprimée dans les *Gayetez* (elle en forme la IVe) et dans les *Muses gaillardes* (ff. 19 à 22).

Page 12, au bas : le *Vineux Denys*, Bacchus, *Dyonisios*.

Page 13 : *Dessus les bords de la Meuse*. En 1552, Henri II et Charles-Quint étaient en guerre; Metz, Toul et Verdun furent pris par Henri II.

Folastrie III, p. 14 : *En cependant que la ieunesse*. Réimprimée dans la *Muse folastre* et dans les

Muses gaillardes, feuillets 22 à 25; puis en caractères gothiques, Paris, s. d., sous le titre les ***Folastries de la bonne chambrière à Ianot Parisien***, (et réimp. par Pinard en 1836, à 60 ex., à la suite du *Banquet des chambrières*); enfin, réimprimée en 1599, à la suite du petit roman de la *Courtisanne bourdeloise*, sous le titre : *Folastrie de P. Ronsard à Catin des Bas-souhaits*. Rien cependant ne justifiait ces deux derniers titres.

Page 16 : *Berlam*. Orthographe singulière et probablement tirée de l'anglais.

Idem : *Vn Escouillé de Cybele*. On sait que les corybantes, prêtres de Cybèle, se coupaient les testicules. Régnier a imité beaucoup des traits de cette pièce dans sa *Macette*.

Page 17 : *la Chartre, l'Auardin*, etc, foires des environs de Paris. Nous pensons que la Chartre est là pour la Châtre, près de Montlhéry.

Page 20, folastrie IV : *Iaquet ayme autant sa Robine*. Réimp. Ronsard, gayeté V, et *Muses gaillardes*, ff. 26-28.

Page 23, folastrie V : *Av vieil temps que l'enfant de Rhée*. Réimp. Ronsard, gayeté VI; et *Muses gaillardes*, ff. 28-29.

Page 25, folastrie VI : *Enfant quartannier, combien*. Réimp. Ronsard, gayeté VII, et *Muses gaillardes*, ff. 28-29.

Page 27, folastrie VII : *Assez vrayment on ne reuere les diuines bourdes d'Homère qui dit*, etc. Réimp. Ronsard, gayeté II, et *Muses gaillardes*, ff. 31-33.

Page 30, folastrie VIII (le Nuage, ou l'Yurongne) : *Vn soir, le iour de Sainct Martin.* Réimp. Ronsard, gayeté VIII, et *Muses gaillardes*, feuillets 36-37. Thénot, dont il est ici question, est la personnification de l'ivrogne, de même qu'aujourd'hui on dirait Grégoire. *V.* Rabelais, qui cite le proverbe du *piot.* On trouve dans l'*Ancien théâtre françois*, édit. Jannet, une farce qui peut se rapporter à la signification donnée au nom de Thénot.

Page 35, Dithyrambes : *Tout rauy d'esprit ie forcene.* Cette pièce se trouve également, bien qu'à tort, réimprimée dans les œuvres de Ronsard (t. VIII, *Gayetez*, p. 333-346).

Pages 47 et suivantes, *Epigrammes* traduites du grec (de l'*Anthologie*) :

1. *Quel train de vie est-il bon que je suive?* Œuvres de Ronsard, édition de 1617, in-12, t. VIII, p. 369, 370.
2. *Du Grand-Turc ie n'ay soucy*, se retrouve dans les odes de Ronsard, mais toute changée. (Voy. l'édition de Blanchemain, *Odes*, liv. IV, ode xx, t. VIII, p. 276, 277.)
3. *Veux-tu sçauoir quelle voye?* œuvres de Ronsard, 1617, t. VIII, p. 363.
4. *Aux créanciers ne deuoir rien*, id., t. VIII, p. 364.
5. *L'home vne fois marié*, id., p. 364.
6. *L'image de Thomas pourpense quelque chose*, id., p. 364.
7. *Si tu es viste au souper*, id., p. 370.

8. *Si nourrir grand barbe au menton*, id., p. 865.

9. *Tu penses estre veu plus sage*, id., p. 365.

10. *Quelcun voulant à Rodes nauiguer*, idem, p. 365, 366.

11. *Aiant vn petit cors vestu.*

12. *O mere des flatteurs, Richesse*, Ronsard, t. VIII, p. 366.

13. *Le pet qui ne peut sortir*, id., p. 366.

14. *Aiant tel crochet de naseaux*, id., p. 367.

15. *Quand il te plaist becher, Dimanche*, id., p. 371.

16. *Qui, et d'ou est l'ouvrier?*

17. *Trop plus que la misere est meilleure l'ennie*, t. VIII, p. 372.

Le Thomas dont il est question à la page 50 est probablement Thomas Sibilet, auteur de l'*Art poétique françois*.

Pages 57 et 58, deux sonnets : *Lance au bout d'or*... et *Ie te salue*... Ces sonnets ne se trouvent pas dans les œuvres de Ronsard; ils ont été réimprimés dans la *Muse folastre* et dans le *Cabinet satyrique*, t. Ier. Quant aux lettres L. M. F. qui se trouvent en tête du second sonnet, on peut faire plusieurs suppositions à leur égard, mais leur vraie signification n'est pas connue.

L'édition de 1584 est augmentée des deux pièces suivantes : 1° cette ode imitée d'Anacréon (elle a été réimpr. dans les *Odes* de Ronsard; c'est la 23e du livre IV) :

Les Muses lièrent vn iour
De chaisnes de roses, Amour,

Et pour le garder le donnèrent
Aux Graces et à la beauté,
Qui voyans sa desloyauté,
Sus Parnasse l'emprisonnèrent.

Si tost que Vénus l'entendit
Son beau ceston elle vendit
A Vulcan pour la deliurance
De son enfant et tout soudain
Ayant l'argent dedans la main
Fist aux Muses la reuerence.

Muses deesses des chansons
Quand il faudroit quatre rançons
Pour mon enfant ie les apporte,
Deliurez mon fils prisonnier :
Mais les Muses l'ont fait lier
D'une chaisne encor plus forte.

Courage doncques amoureux
Vous ne serez plus langoureux
Amour est au bout de ses ruses :
Plus n'oseroit ce faux garçon
Vous refuser quelque chanson
Puisqu'il est prisonnier des Muses.

2° Ce sonnet ; c'est l'épitaphe d'une dame tuée par son mari et qui se plaint de son malheureux sort :

Des beautez, des attraits et des discours féconds
De ma face, ma grace et ma douce eloquence
I'emflambay, i'amorçay et i'attiray en France
Les plus beaux à m'aymer, gratieux et faconds.

Qui d'aspects, de soubris, de beaux propos semonds,
A me veoir, me chercher et m'entendre en présence,
Bruslez, surpris, rauis, estoient en ma puissance
D'yeux, de cœur et de bouche à mon service prompts.

Mais mon mary autant laid, fascheux et barbare
Que i'estois belle, douce et d'vn discours bien rare,
Me ternit, me fanit, me tarit à la fois,

Dans mes yeux, dans mon front, dedans ma bouche bleme.
Ma beauté et ma grace et ma parole mesme,
De sa dague perçant le canal de ma voix.

Les *Muses gaillardes* appellent les folastreries de Ronsard des *gaillardises*; elles en contiennent (pages 36-38) deux de plus que le *Livret de folastries*. Les voici :

GAILLARDISE IX.

Tu te mocques, ieune ribaude,
Si i'auois la teste aussi chaude
Que tu es chaude sous ta cotte
Ie n'aurois besoin de calotte,
Non plus qu'à ton ventre il ne faut
De pelisson tant il est chaut.

Tous les charbons ardans
Alument là dedans
Le plus chaud de leur braise :
Vn feu couuert en sort
Plus fumeux et plus fort
Que l'air d'vne fournaise.

I'ay la teste froide et gelée
D'auoir ma ceruelle escoulée,
A ce limonier par l'espace
De quatre ans, sans m'en sçauoir grace.
Et luy voulant vaincre le cu,
Moi-mesme ie me suis vaincu.

Ainsi le fol sappeur
Au fondement trompeur
D'un bouleuert s'arreste,
Quand le fais tout soudain
Esbranlé de sa main
Lui escrase la teste.

Escoute, tu n'es qu'vne sotte
De te mocquer de ma calotte :
C'est, Bure, à fin que ma ceruelle
Garde sa chaleur naturelle

Et que mon double taftas
La face deualer en bas.

L'estomac mieux en cuit
La viande et l'induit
Quand plus chaud il demeure :
Or la concoction
Faicte en perfection
Rend la santé meilleure.

De là le bon sang prend naissance.
De là s'engendre la semence
Qui aux reins plus chaude s'arreste
Tant plus on a chaude la teste :
De là le sperme coule après,
Plus blanc, plus chaut et plus espais.



Pren l'vn ou l'autre point
Ou ne te mocque point
De me voir en la sorte :
Ou bien te ramentoy
Que pour l'amour de toy
Malgré moy ie la porte.

GAILLARDISE X.

Contente toy d'un poinct
Tu es ie n'en ments point
Trop chaude à la curée :
Vn coup sufit la nuict,
L'ordinaire qui suit
Est tousiours de durée.

De reims foible ie suis
Releuer ie ne puis :
Vn cheual de bon estre
Qui du montoit se plaist
Sans un nouueau succroist
Porte tousiours son maistre.

Le nombre plus parfait
Du premier vn se fait
Qui par soy se compose :
La trés-simple vnité

Loing de pluralité
Conserue toute chose.

Le monde sans pareil
Ne porte qu'vn soleil
Qu'vne mer, qu'vne terre
Qu'vne eau, qu'vn ciel ardant :
Le nombre discordant
Est cause de la guerre.

Ma mignonne croy moy
Mon cas n'est pas mon doy
Quand ie puis il me dresse
Tant de fois pigeonner,
Enconner, r'enconner,
Ce sont tours de ieunesse.

Mon cheual blanchissant
De mon cœur va chassant
La force et le courage
L'yuer n'est pas l'esté
l'ay autresfois esté
Tu seras de mon âge.

Hier tu me brauas
Couchée entre mes bras.
le le confesse Bure :
l'eusse esté bien marry
Au régne de Henry
D'endurer telle iniure.

Lorsqu'vn printemps de sang
M'eschaufoit tout le flanc
A gaigner la victoire
Bien dispos ie rompois
Huict ou neuf fois mon bois
Maintenant il faut boire.

Ne resemble au goulu
Qui son bien dissolu
Tout à la fois consomme :
Cil qui prend peu à peu
L'argent qui lui est deu
Ne perd toute la somme.

Sois donc saoulle de peu
De peu l'homme est repeu

Celuy qui sans mesure
Le fait et le refait
Mesnager il ne sçait
Le meilleur de nature.

Au lieu que l'inconstant
Iouvenceau le fait tant
Trop chaud à la bataille :
Demeurons plus longtemps,
Qu'vn de nos passetemps
Quatre d'vn autre en vaille.

Il faut se reposer,
Se taster, se baiser
D'vn accord pitoyable,
Faire trefue et paix :
Souvent les petits mets
Font durer une table.

Ne fronte ce sourci,
Si tu le veux ainsi,
Bure, tu es seruie :
Ie veux sans m'abuser
En me ioüant vser
Et non perdre la vie.

Quant aux *Gayetez* de Ronsard, elles contiennent aussi plusieurs pièces assez volumineuses et qui ne figurent point dans le *Livret de folastries;* mais comme, en outre qu'on peut toujours les retrouver dans le tome VIII de Ronsard (édit. de 1617), elles nous paraissent fort peu piquantes, nous nous dispenserons de reproduire ici autre chose que leurs titres; les voici :

Les Plaisirs rustiques.
L'Alouette.
Le Freslon.
Le Voyage d'Hercueil.

Quelques épigrammes sont aussi ajoutées; nous en reproduirons trois :

Desià la lune est couchee
La poussiniere est cachee
Desia la mi-nuit brunette
Vers l'aurore s'est panchee
Et ie dors au lict seulette.

DE MARTIAL.

D'vn barbier la femme tu es :
Tu ne tonds seulement, tu res.

ÉPITAPHE DE NIOBÉ

faict par Ausonne, et admiré de Marulle :

NIOBÉ.
Ie viuois vn rocher, Praxitèle m'a faite.
LE PASSANT.
Pourquoy la main qui fut d'animer si parfaite
Ne t'a l'ame et l'esprit en ce rocher laissé !
NIOBÉ.
Ie les perdy tous deux quand les Dieux i'offensay.

On sait combien, à l'époque de Ronsard, la ponctuation était imparfaite et peu arrêtée. Nous avons préféré, au lieu de la rectifier selon nos idées et d'une manière toujours un peu arbitraire, la laisser intacte et telle que nous l'avons trouvée dans les éditions originales.

LIVRET
DE
FOLASTRIES
A IANOT PARISIEN

PLVS, QVELQVES ÉPIGRAMES GRECZ,
ET DES
DITHYRAMBES CHANTÉS AV BOVC DE E. IODELLE
POËTE TRAGIQ.

Nam castum esse decet pium poetam
Ipsum, versiculos nihil necesse est.
CATUL.



AVEC PRIVILEGE

A PARIS
CHEZ LA VEVFVE MAVRICE DE LA PORTE
1553

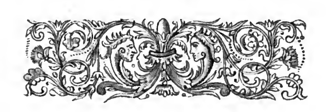


A IANOT PARISIEN.

A qui donrai-ie ces sornettes,
Et ces mignardes chansonnettes?
A toy, mon Ianot, car tousiours
Tu as faict cas de mes amours,
Et as estimé quelque chose
Les vers raillars que ie compose :
Aussi ie n'ay point de mignon,
Ny de plus aymé compagnon,
Que toy, mon petit œil, que i'ayme
Autant ou plus que mon cœur mesme,
Attendu que tu m'aymes mieux,
Ny que ton cœur, ny que tes yeux.
Pour ce, mon Ianot, ie te liure
Ce qui est de gay dans ce liure
Ce qui est de mignardelet
Dedans ce liure nouuelet.
Liure que les sœurs Thespiennes,
Dessus les riues Pympléennes,
Raui, me firent conceuoir,

Quand ieune garson, i'allay voir
Le brisement de leur cadance,
Et Apollon le guidedance.
Pren le donc, Ianot, tel qu'il est,
Il me plaira beaucoup s'il plaist
A ta Muse greque-latine.
Compagne de la Rodatine :
Et soys fauteur de son renom,
De nostre amour, et de mon nom :
Afin que toy, moy, et mon liure,
Plus d'vn siecle puissions reuiure.





PREMIÈRE FOLASTRIE.

Vne ieune pucelette,
Pucelette grasselette,
Qu'éperdument i'ayme mieux
Que mon cœur, ny que mes yeux,
A la moytié de ma vie
Eperdument asseruie
De son grasset enbonpoint :
Mais faché ie ne suis point
D'estre serf pour l'amour d'elle,
Pour l'enbonpoint de la belle,
Qu'éperdument i'ayme mieux
Que mon cœur, ny que mes yeux.

Las! vne autre pucelette,
Pucelette maigrelette,
Qu'éperdument i'ayme mieux
Que mon cœur, ny que mes yeux.
Eperdument a rauye
L'autre moytié de ma vie
De son maigret enbonpoint,
Mais faché ie ne suis point

D'estre serf pour l'amour d'elle.
Pour la maigreur de la belle,
Qu'éperdument i'ayme mieux
Que mon cœur, ny que mes yeux

Autant me plaist la grassette,
Comme me plaist la maigrette
Et l'une, à son tour, autant
Que l'autre me rend contant.

Ie puisse mourir grassette,
Ie puisse mourir maigrette,
Si ie ne vous ayme mieux
Toutes deux, que mes deux yeux.
Ny qu'vne ieune pucelle
N'ayme vn nyd de tourterelle,
Ou son petit chien mignon,
Du passereau compagnon,
Qui, ores l'vn en grondant,
Ou en tirant, ou mordant,
La vasquine de la belle,
Et or l'autre de son aile
Voletant dedans son sein,
Ou pepiant sur sa main,
Luy font mille singeries,
Mille douces facheries,
L'un derrièr', l'autre d'auant,
Lors que panchée en auant
D'estomac, et de visage
Diligente son ouurage :
Pour aller se reposer,
Ou pour aller arroser
(Soubz la brunette vesprée
Au plus segret d'une prée)
Quelque beau bouton rosin,
Pres d'vn ruisselet voisin,
Que songneuse elle baignote

D'une ondelette mignote,
Pour en faire vn chapelet
A son beau chef crespelet.

Et si ie mentz grasselette,
Et si ie mentz maigrelette,
Si ie mentz, Amour archer
Dans mon cœur puisse cacher
Ses fleches d'or barbelées
Et dans vous les plombelées
Si ie ne vous ayme mieux
Toutes deux, que mes deux yeux.

Bien est-il vray grasselette,
Bien est-il vray maigrelette,
Que l'apast trop doucereux
De l'ameçon amoureux
Dont vous ne sçauez atraire.
Est l'vn à l'autre contraire,
L'vne d'vn sein grasselet,
Et d'vn bel œil brunelet,
Dans ses beautez tient ma vie
Eperdument asseruie.
Or luy tatonnant le flanc,
Or le bel yuoire blanc
De sa cuisse rondelette,
Or sa grosse motelette,
Où les doux troupeaux ailez
Des freres enquarquelez,
Dix mille fleches decochent
Aux muguetz qui s'en aprochent :
Mais par dessus tout m'epoint
Vn grasselet enbonpoint,
Vne fesse rebondie,
Vne poitrine arondie
En deux monteletz bossus,
Où l'on dormiroit dessus,

Comme entre cent fleurs décloses
Ou dessus vn lit de roses.
Puis auecque tout cela,
Encor dauantage ell' a
Ie ne sçay quelle faintise,
Ne sçay quelle mignotise,
Qui fait que ie l'ayme mieux
Que mon cœur, ny que mes yeux.
L'autre maigre pucelette,
A veoir n'est pas si bellette,
Elle a les yeux verdeletz
Et les tetins maigreletz.
Son flanc, sa cuisse, sa hanche
N'ont pas la nege si blanche
Comme a l'autre, et si ondez
Ne sont ses cheueux blondez.
Le rempart de sa foçette
N'a l'enflure si grossette,
Ny son ventrelet n'est pas
Si rebondi ne si gras :
Si bien, que quand ie la perse
Ie sen les dentz d'vne herse,
I'enten mill' ossetz cornus
Qui me blessent les flancs nus.

Mais en lieu de beautez telles,
Elle en ha bien de plus belles.
Vn chant qui rauit mon cœur,
Et qui dedans moy vainqueur,
Toutes mes veines attise :
Vne douce mignardise,
Vn doux languir de ses yeux,
Vn doux souspir gratieux.
Quand sa douce main manie
La douceur d'vne armonie.

Nule mieux qu'elle au dancer

Ne sçait ses pas deuancer,
Ou retarder par mesure :
Nule mieulx ne me coniure
Par les traiz de Cupidon,
Par son arc, par son brandon,
Si i'en ayme vne autre qu'elle.
Nule mieux ne m'emmielle
La bouche, quand son baiser
Vient mes leures aroser,
Bégayant d'vn doux langage :
Que dirai-ie dauantage?
D'vn si plaisant maniment
Soulage nostre vniment,
Lors que toute elle tremousse,
Qu'vne inconstance si douce
A fait, que ie l'ayme mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.

Iamais las ie ne m'en fache
Pour ne les seruir a tache,
Car quand ie suis mi lassé
Du premier plaisir passé,
Des le iour ie laisse celle
Qui ma faché dessus elle,
Et m'en voys prendre vn petit
Dessus l'autre d'appetit,
Afin qu'apres la derniere,
Ie retourne à la premiere
Pour n'estre recreu d'Amours.
Aussi n'est-il bon tousiours
De gouter d'vne viande,
Car tant soit elle friande
Sans quelquefois l'eschanger
On se fache d'en manger.

Mais d'ou vient cela grassette,
Mais d'ou vient cela maigrette,

Que depuis deux ou trois mois
Ie n'ambrassay qu'vne fois,
(Encor' ce fut a l'emblée,
Et d'vne ioye troublée)
Vostre estomac grasselet,
Et vostre sein maigrelet?

Auôus peur d'estre nommées
Pucelles mal renommées?
Auôus peur qu'vn blasonneur
Caquette de vostre honneur?
Et qu'il die, ces deux belles
Qui font le iour les rebelles,
Toute nuit d'vn bras mignon
Echaufent vn compaignon,
Qui les paye en chansonnettes,
En rymes, et en sornettes.
Las, mignardes ie scay bien
Qui vous empeche, et combien
Le tyran de ce village
Vous souille de son langage,
Mesdisant de vostre nom
Qui plus que le sien est bon.

Ah, à grand tort grasselette,
Ah, à grand tort maigrelette
Ah, à grand tort cet ennuy
Nous procede de celuy,
Qui me deust seruir de pere,
De Sœur, de Frere, et de Mere.

Mais luy voyant que ie suis
Vostre cœur, et que ie puis
Dauantage entre les dames,
Il farcist vos noms de blasmes,
D'vn mesdire trop amer,
Pour vous engarder d'aymer

Celuy, qui vous ayme mieux
Que son cœur, ny que ses yeux.

Bien bien, laissez le mesdire,
Deust il tout vif creuer d'ire,
Et forcené se manger,
Il ne scauroit estranger
L'amitié que ie vous porte,
Tant elle est constante et forte.

Ny le temps, ny son effort,
Ny violence de mort,
Ny les mutines iniures,
Ny les mesdisans pariures,
Ny les trop sales broquards
De vos voisins babillars,
Ny la trop songneuse garde
D'vne cousine bauarde,
Ny le soupson des passans,
Ny les maris menaçans,
Ny les audaces des freres,
Ny les prechemens des meres,
Ny les oncles sourcilleux,
Ny les dangers perilleux
Qui l'amour peuuent defaire,
N'auront puissance de faire
Que tousiours ie n'ayme mieux
Que mon cœur, ny que mes yeux,
L'vne et l'autre pucelette
Grasselette et maigrelette.

FOLASTRIE II.

I'ay vescu deux mois, ou trois,
Mieux fortuné que les Roys
De la plus fertile Asie,
Quand ma main tenoit saisie
Celle, qui tient dans ses yeux
Ie ne scais quoy, qui vaut mieux
Que les perles Indiennes,
Ou les masses Midiennes.

Mais depuis que deux guerriers,
Deux soldars auenturiers,
Par vne treue mauuaise
Sont venus corrompre l'aise
De mon plaisir amoureux,
I'ay vescu plus malheureux
Qu'vn Empereur de l'Asie,
De qui la terre est saisie,
Fait esclaue sous les mains
Des plus belliqueurs Rommains.

Las! si quelque hardiesse
Enflamme vostre ieunesse,
Si l'amour de vostre Mars
Tient vos cœurs, allez soldars,
Allez bienheureux gendarmes,
Allez, et vestez les armes
Secourez la fleur de lis:
Ainsi le vineux Denys,
Le bon Bacchus portelance
Soit tousiours vostre defence.



Et quoi? ne vaut-il pas mieux
Braues soldars furieux,
De coups éclairssir les foules,
Qu'ainsi éfroyer les poules
De vos sayons bigarrez,
Allez et vous reparez
De vos belles cottes d'armes,
Allez bienheureux gendarmes,
Secourez la fleur de lis :
Ainsi le vineux Denys,
Le bon Bacchus portelance
Soit tousiours vostre defence.

Il ne faut pas que l'hyuer
Vous engarde d'arriuer
Qù la bataille se donne,
Où le Roy mesme en personne
Pléin d'audace et de terreur,
Epouuante l'Empereur.
Tout blanc de crainte poureuse,
Dessus les bords de la Meuse.

A ce bel œuure guerriers
Ne serez vous des premiers?
Ah, que vous aurez de honte
Si vn autre vous raconte
Combien le Roy print de fors,
Combien de gens seront mors
A telle ou telle entreprise,
Et quelle vile fut prise
Par eschelle, ou par assaut,
Combien le pillage vaut,
En quel lieu l'infanterie,
En quel la gendarmerie
Heureusement firent voir
Les exploitz de leur devoir,
Nobles de mille conquestes :

Lors vous bésserez les testes,
Et de honte aurez le tainct
Tout vergongneusement teint.

Las! fraudez de telle gloire
N'oserez manger, ny boire
A l'écot des Tauerniers,
Ny iurer comme Sauniers
Entre les gens du village,
Mais portant bas le visage,
Et mal assurez du cœur,
Touiours vous mourrez de peur
Qu'vn bon guerrier ne brocarde
Vostre lacheté couarde.

Donc si quelque honneur vous point
Soldars, ne cagnardez point,
Suiuez le train de voz Peres,
Et raportez à voz Meres
Double honneur, et double bien,
Sans vous ie garderay bien
Vos sœurs, allez donc gendarmes,
Allez, et vestez les armes,
Secourez la fleur de lis,
Ainsi le vineux Denys,
Le bon Bacchus portelance
Soit tousiours vostre defence.

FOLASTRIE III.

En cependant que la ieunesse
D'vne tremoussante souplesse

Et de manimens fretillars
Agitoit les rougnons paillars
De Catin à gauche et à dextre :
Iamais ny à clerc ny à prestre
Moine, chanoine, ou cordelier
N'a refusé son hatelier.

Car le mestier de l'vn sus l'autre,
Ou l'vn dessus l'autre se veautre,
Luy plaisoit tant, qu'en remuant,
En haletant, et en suant
Tel bouc sortoit de ses esselles,
Et tel parfum de ses mammelles,
Qu'vn mont Liban ensafrané
En eust esté bien embrené.

Ceste Catin en sa ieunesse
Fut si nayue de simplesse,
Qu'autant le pauure luy plaisoit
Comme le riche, et ne faisoit
Le soubresaut pour l'auarice,
Mais ell' disoit que c'estoit vice
De prendre ou cheine, ou diamant
De pauure ny de riche amant,
Pourueu qu'il seruist bien en chambre
Et qu'il eust plus d'vn pié de membre.
Autant le beau, comme le laid,
Et le maistre, que le valet
Estoient receus de la doucette
A la luitte de la fossette,
Et si bien les ressecouoit,
Les repoussoit, et remouuoit
De meinte paillarde venue,
Qu'apres, la fieure continue
Ne failloit point de les saisir,
Pour payment d'auoir fait plaisir
A Catin, non iamais soulée

De tuer, pour estre foulée,
Et qui de tourdions a mis
Au tombeau ses plus grans amis.

Mais quoy? il n'est rien que l'année
Ne change en vne matinée.
Catin, qui le berlam tenoit
Au premier ioueur qui venoit,
Or' se voyant décoloree
Comme vne image dédoree
Se voyant dehors et dedans
Chancreuses et noires les dens,
Se voyant rider la mammelle
Comme vn Escouillé de Cybele,
Se voyant grisons les cheueux,
L'œil chassieux, le nez morueux,
Et par ses deux conduis, soufflante
A bas vne haleine puante,
Elle changea de voulonté
Et son premier train éfronté
Par ne scay quelle frenaisie
A couuert d'vne hypocrisie.

Maintenant des le plus matin
Le secretain ouure à Catin
Le petit guichet de l'eglise,
Et pour mieux voiler sa feintise
Dedans vn coing va marmotant,
Rebarbotant, rebigotant
Iusque au soir que le curé sonne
Le couurefeu, puis ceste bonne
Bonne putain, va pas à pas
Pieusement le nez tout bas
Triste, pensiue et solitaire
Entre les croix du cimetiere.

Et là se veautrant sus les corps

Appelle les ombres des mors,
Ores s'eleuant toute droite,
Ores sur vne fosse estroitte
Se tapissant comme vn fouyn,
Contrefait quelque Mitouin,
D'vn drap mortuere voilee,
Tant qu'elle, et la nuit étoilee
Ayent fait peur au plus hardi
Qui passant là le mécredi
Vient de la Chartre, ou de la foire
De l'Auardin, ou de Montoire.

Catin à mille inuentions
De mille bigotations,
Quand la terre est la plus esprise
De froidure, elle en sa chemise
Masquant son nez de toile blanche
D'vn gros caillou se bat la hanche.
L'estomac, les yeux, et le front,
Ainsi comme l'on dit que font
Ceux qui sont maris de leurs meres,
Ou ceux qui meurdrissent leurs peres,
Expiant l'horrible forfait
Qu'innocemment ils auoyent fait.

Et toutesfois ceste insensée,
Ayant bany de sa pensée
Le souuenir d'auoir esté
L'exemple de mechanceté,
Ose bien prescher ma pucelle,
Pour la convertir ainsi qu'elle
A mille bigotations
Dont elle a mille inventions.

Et quoy (dit-elle) ma mignonne?
Ce n'est pas vne chose bonne
D'aymer ainsi les iouuenceaux,

Amour est vn goufre de maux,
Amour affole le plus sage,
Amour n'est sinon qu'vne rage,
Amour aueugle les raisons,
Amour renuerse les maisons,
Amour honnist la renommée,
Amour n'est rien qu'vne fumée
Qui par l'air en vent se repand.
Tousiours d'aymer on se repent.

Fuyez les banquetz, et les dances,
Les cheines d'or, les grands bombances,
Les bagues, et les grands atours :
Pour auoir suyui les amours
Les saintz n'ont pas sauué leur âme.
Ainsi Catin la bonne dame,
(Maintenant miroer de tout bien)
Prescha dernierement si bien
La ieune raison de m'amie,
Qu'en bigote l'a conuertie
Si qu'or', quand baiser ie la veux
Elle me tire les cheueux :
Si ie veux tater sa cuissette,
Ou fesser sa fesse grossette
Ou si ie metz la main dedans
Ses tetins, elle à coups de dens
Me déchire tout le visage
Comme vn singe émeu contre vn page.

Puis elle me dit en courroux,
Si autrefois auecques vous
M'abandonnant i'ay fait la folle,
Ie ne veux plus que l'on m'acolle.
Pource, ostez vostre main d'abas.
Catin m'a dit qu'il ne faut pas
Que charnelement on me touche,
Halà ma cousine, il me couche,

Ha, ha, lessez, lessez, lessez,
Bran, pourneant vous me pressez,
Bran, i'aymeroy mieux estre morte,
Que vous m'eussiez de telle sorte :
Ostez vous doncques, aussi bien
Mercydieu vous ne gaignez rien,
Ma cuisse en biez accoustrée
Vous défendra tousiours l'entrée,
Et plus les bras vous m'entorsez
Et plus en vain vous efforcez.

Ainsi depuis vne semeine,
La longue roydeur de ma veine,
Pourneant rouge et bien enpoint
Bat ma chemise et mon proupoint,
Qu'à cent diables soit la prestresse
Qui a bigotté ma maistresse.

Sus donq, pour venger mon esmoy,
Sus Iambes secourez moy,
Venez Iambes sur la teste
De ce luitton, de ceste beste,
Qui ores femme n'estant plus :
Mais ombre d'vn tombeau reclus
Miserablement porte enuie
Aux doux passetems de ma vie,
Qui Dieu me faisoient deuenir :

Et si ne veut se souuenir
Qu'en cependant que la ieunesse
D'vne tremoussante souplesse
Et de manimens fretillars
Agitoit ses rougnons paillars
Ores à gauche ores à dextre,
Iamais ny à clerc ny à prestre
Moine, chanoine ou cordelier
N'a refusé son hatelier.

FOLASTRIE IIII.

Iaquet ayme autant sa Robine
Qu'vne pucelle sa poupine,
Robine ayme autant son Iaquet
Qu'vn amoureux fait son bouquet.
O amourettes doucelettes,
O doucelettes amourettes,
O couple d'amis bien heureux
Ensemble aymez, et amoureux.
O Robine bien fortunée
De s'estre au bon Iaquet donnée,
O bon Iaquet bien fortuné
De s'estre à Robine donné.
Que ny les cottes violettes,
Les ribans, ny les ceinturettes,
Les brasseletz, les chaperons,
Les deuanteaux, les mancherons
N'ont eu la puissance d'epoindre
Pour macreaux ensemble les ioindre.

Mais les riuages babillars,
L'oisiueté des prez mignars,
Les fonteines argentelettes
Qui attrainent leurs ondelettes
Par vn petit trac mousselet
Du creux d'vn antre verdelet,
Les grans forestz renouuelées,
Le solitaire des valées
Closes d'efroy tout alentour,
Furent cause de telle amour.

En la saison que l'hyuer dure
Tous deux pour tromper la froidure,
Au pié d'vn chene mimangé
De main tremblante ont arrangé
Des cheneuotes, des fougeres,
Des fueilles de tramble legeres,
Des buchettes et des brochars,
Et souflant le feu des deux pars
Chaufoient à fesses acropies
Le cler degout de leurs roupies.

Apres qu'ilz furent vn petit
Desangourdis, vn apetit
Se vint ruer dans la poitrine
Et de Iaquet et de Robine.

Robine tira de son sein
Un gros quignon buret de pain,
Qu'elle auoit fait de pure aueine
Pour tout le long de la sepmaine :
Et le trempant au iust des eaux
Et dans le brouet des poureaux,
De l'autre costé reculée,
Mangeant apart son eculée.

D'autre costé, Iaquet espris
D'une faim merueilleuse, a pris
Du ventre de sa panetiere
Vne galette toute entière,
Cuitte sur les charbons du four,
Et blanche de sel tout autour,
Que Guillemine sa marraine
Luy auoit donné pour estraine.
Comme il repaissoit il a veu
Guignant par le trauers du feu
De sa Robine recourssée
La grosse motte retroussée,

Et son petit cas barbelu
D'vn or iaunement crespelu,
Dont le fond sembloit vne rose
Non encor' a demy déclose.

Robine aussi d'vne autre part
De Iaquet guignoit le tribart,
Qui luy pendoit entre les iambes
Plus rouge que les rouges flambes
Qu'elle atisoit songneusement.
Apres auoir veu longuement
Ce membre gros et renfrongné,
Robine ne l'a dedaigné,
Mais en leuant vn peu la teste
A Iaquet fist ceste requeste.

Iaquet (dit el') que i'ayme mieux
Ny que mon cœur ny que mes yeux,
Si tu n'aymes mieux ta galette
Que ta mignarde Robinette,
Ie te pry Iaquet iauche moy,
Et metz le grand pau que ie voy
Dedans le rond de ma fossette.

Helas (dit Iaquet) ma doucette
Si plus cher ne t'est ton grignon
Que moy Iaquinot ton mignon
Aproche toy mignardelette,
Doucelette, paillardelette,
Mon pain, ma faim, mon apetit
Pour mieux te chouser vn petit.

A peine eut dit, qu'elle s'aproche,
Et le bon Iaquet qui l'embroche
Fist trepigner tous les sylvains
Du dru maniment de ses reins.
Les boucs barbus qui l'agueterent,

Paillars, sur les cheures montèrent,
Et ce Iaquet contr'aguignant,
Alloient à l'enuy trépignant.

O bien heureuses amourettes,
O amourettes doucelettes
O couple d'amans bien heureux,
Ensemble aymez, et amoureux.
O Robine bien fortunée
De s'estre au bon Iaquet donnée,
O bon Iaquet bien fortuné
De s'estre à Robine donné
O doucelettes amourettes
O amourettes doucelettes.

FOLASTRIE V.

Av vieil temps que l'enfant de Rhée
N'auoit la terre dédorée,
Les heroes ne dédaignoient
Les chiens qui les accompagnoient,
Fidelles gardes de leur trace,
Mais toy chien de mechante race
En lieu d'estre bon gardien
Du trac de m'amie et du mien,
Tu as comblé moy, et m'amie
De deshonneur, et d'infamie :
Car toy par ne sçay quel destin,
Desloyal et traistre mastin,
Iapant a la porte fermée
De la chambre, où ma mieux aymée
Me dorlotoyt entre ses bras

Counillant de iour dans les dras,
Tu donnas soupson aux voisines,
Aux sœurs, aux frères, aux cousines.
T'oyans pleindre à l'huys lentement
Sans entrer, que segretement
Tout seul ie faisoy la chosette
Avecque elle dans sa couchette.

Et si bien le bruict de celà,
Courut par le bourg ça et là,
Qu'au raport de telle nouuelle
Sa vieille mere plus cruelle
Qu'vne louue, ardant' de courroux
Sa fille diffama de coups,
Luy escriuant de vergelettes
L'yuoire de ses cotelettes.

Ainsi traistre, ton aboyer
Traistre, m'a rendu le loyer
De t'aymer plus cher qu'une mere
N'ayme sa fille la plus chere,

Si tu ne m'eusses esté tel
Ie t'eusse fait chien immortel,
Et t'eusse mis parmy les signes
Entre les astres plus insignes,
Compagnon du chien d'Orion,
Ou de celuy qui le lion
Aboye, quand la vierge Astrée
Se voit du soleil rencontrée.

Car certes ton corps n'est pas laid,
Et ta peau plus blanche que lait
De mille frisons houpelue,
Et ta basse oreille velue,
Ton nez camard, et tes gros yeux

Meritoient bien de luire aux cieux :
Mais en lieu d'vne gloire telle
Vne demangeante gratelle,
Vne fourmilière de poux,
Vn camp de puces et de loups,
La rage, le farcin, la taigne,
Vn dogue afamé de Bretaigne,
Iusque aux oz te puissent manger
Sur quelque fumier estranger,
Mechant mastin pour loyer d'estre
Si traistre à ton fidelle maistre.

FOLASTRIE VI.

Enfant quartannier, combien,
Ta petitesse a de bien,
Combien en a ton enfance,
Si elle auoit cognoissance
De l'heur que ie dois auoir,
Et qu'elle a sans le sçauoir.

Mais quand la begue blandice
De ta raillarde nourrice,
Des le point du iour te dit:
Mignon, vous couchez au lit,
Votre es bras de la pucelle,
Qui de ses beautez excelle
La rose, et de ses beaux yeux,
Cela qui treluit aux cieux.
A l'heure, de honte, a l'heure,
Mignon, ton petit œil pleure,
Et te cachant dans les dras,

Ou petillant de tes bras,
Depit tu gimbes contre elle.
Et luy dis, memam, ma belle,
Mon gateau, mon sucre doux,
Et pourquoy me dictes vous
Que ie couche auecq Ianette.

Puis el' te baille sa tette,
Et t'apaisant d'vn ioüet,
D'une clef, ou d'vn roüet,
De poix, ou de piroüettes,
Essuye tes larmelettes.
Ha pauuret! tu ne sçay pas,
Celle qui dedans ses bras
Toute nuict te poupeline,
C'est mignon, ceste maline
Las mignon, c'est ceste là,
Qui de ses yeux me brula.

Que pleust à Dieu que ie peusse
Pour vn soir deuenir puce,
Ou que les ars Medeans
Eussent raieuni mes ans,
Ou conuerty ma ieunesse
En ta peu caute simplesse
Me faisant semblable à toy,
Sans soupson ie coucheroy
Entre tes bras, ma cruelle,
Entre tes bras, ma rebelle.
Ore te baisant les yeux,
Ore le sein pretieux
D'où les amours qui m'aguetent
Mille fleches me sagetent.

Lors certes ie ne voudroy
Estre fait vn nouueau roy
Pour ainsi laisser m'amie



Toute seulette endormie.
Et peut estre qu'au reueil,
Ou quand plus le doux sommeil
Luy enfleroit la mammelle,
Qu'en glissant plat dessus elle,
Ie luy feroy si grand bien,
Qu'elle, apres quitteroit bien
Toy, ses freres, et son pere,
Qui plus est, sa douce mere
Pour me suiure à l'abandon,
Comme Venus son Adon
Suiuoit par toute contrée,
Fust que la nuit acoustrée
D'astres, tumbast dans les eaux,
Fust que les flammeux naseaux
Souflassent d'vne aleuée
Hors des eaux la matinée.

FOLASTRIE VII.

Assez vrayment on ne reuere
Les diuines bourdes d'Homere,
Qui dit, que l'on ne peut auoir
Si grand plaisir que de se voir
Entre ses amis à la table,
Quand vn menetrier delectable
Paist l'oreille d'une chanson,
Et quand l'outesoif échanson
Fait aller en rond par la troupe,
De main en main la pleine coupe.

Ie te salue heureux boyueur,
Des meilleurs le meilleur reueur,

Ie te salue ombre d'Homere,
Tes vers cachent quelque mystere.
Il me plaist de voir si ce vin
M'ouurira leur segret diuin.

Iô ie l'entens, chere troupe,
La seule odeur de ceste coupe
Ma fait vn Rhapsode gaillard
Pour bien iuger de ce vieillard.

Tu voulois dire bon Homere
Que l'on doit faire bonne chere
Tandis que l'âge, et la saison,
Et la peu maistresse raison,
Permetent à nostre ieunesse
Les libertez de la liesse ·
Sans auoir soin du lendemain :
Mais d'vn hanap de main en main,
D'une trepignante cadance,
D'vn roüer autour de la dance,
De meutes de chiens par les boys,
De lutz mariez à la voix
D'vn flus, d'vn dé, d'vne premiére,
D'une belle fleur printaniere,
D'une pucelle de quinze ans,
Et de mille autres ieux plaisans
Exercez la douce pratique
De la vertu sybaritique.

Moy donques oysif maintenant
Que la froidure est detenant
D'une clere bride glacée
L'humeur des fleuues amassée.
Ore que les ventz indontez
Tonnent par l'air de tous costez,
Ores que les douces gorgettes
Des Dauliennes sont muettes,

Ore qu'au soir on ne voit plus
Dancer par les antres reclus
Les Pans auecques les Dryades,
Ny sur les riues les Naïades.

Que feroi-ie en telle saison,
Sinon oyseux à la maison,
En suiuant l'oracle d'Homere
Pres du feu faire bonne chère?
Et souuent baigner mon cerueau
Dans la liqueur d'un vin nouueau,
Qui tousiours traine pour compaigne
Ou la routie, ou la chastaigne?
En ceste grande coupe d'or
Verse, page, et reuerse encor,
Il me plaist de noyer ma peine
Au fond de ceste tasse pleine,
Et d'étrangler avecq le vin
Mon soucy qui n'a point de fin,
Non plus que l'antraille immortelle
Que l'aigle horriblement bourrelle,
Tant les attraiz d'vn œil vainqueur
Le font renaistre dans mon cœur.

Ça, page, donne ce Catulle,
Donne ce Tibulle et Marulle,
Donne ma lyre, et mon archet,
Depen-là tost de ce crochet,
Viste doncq, afin que ie chante,
Et que ie charme, et que i'enchante
Ce soing, que l'amour trop cruel
Fait mon hoste perpetuel.

O pere, ô Bacchus, ie te prie
Que ta sainte fureur me lie
Dessoubz ton thyrse, à celle fin
O pere, que i'erre sans fin

Par tes montaignes reculées
Et par l'horreur de tes vallées.

Ce n'est pas moy, las! ce n'est pas
Qui dedaigne suiure tes pas
Et couuert de lierre brére
Par la Thrace Euan, pourueu pere
Las! pourueu pere, las! pourueu
Que ta flamme esteigne le feu
Qu'Amour, de ses rouges tenailles
Me tournasse dans les antrailles.

FOLASTRIE VIII.

LE NUAGE, OU L'YURONGNE.

Vn soir, le iour de sainct Martin,
Thenot au milieu du festin
Ayant desia mille verrées
D'vn gozier large deuorées,
Ayant gloutement aualé
Sans macher maint iambon salé,
Ayant rongé mille saucisses,
Mille pastez tous pleins d'espices,
Ayant meint flacon rehumé,
Et mengé meint brezil fumé,
Hors des mains luy coula sa coupe ·
Puis bégayant deuers la troupe,
Et d'vn geste tout furieux
Tournant la prunelle des yeux,
Pour mieux digerer son vinage
Sur le banc pancha son visage.

Ia ia commençoit à ronfler,
A nariner, à renifler,
Quand deux flacons cheuz contre terre,
Peslemesle aueques vn verre,
Vindrent reueiller a demy
Thenot sur le banc endormy.
Thenot donc qui demy s'eueille,
Frottant son front, et son oreille,
Et s'alongeant deux ou trois fois
En sursault getta ceste voix :

Il est iour dit l'alouette,
Non est non, dit la fillette
Ha là là là là là là là,
Ie voy deça, ie voy dela,
Ie voy mille bestes cornues,
Mille marmotz dedans les nues :
De l'une sort vn grand toreau,
Sur l'autre sautelle vn cheureau :
L'une a les cornes d'vn satyre,
Et du ventre de l'autre, tire
Vn cocodrile mille tours.

Ie voy des villes, et des tours,
I'en voy de rouges et de vertes,
Voy-les-là, ie les voy couuertes
De sucres, et de poix confis.
I'en voy de mors, i'en voy de vifz,
I'en voy, voyez-les donq? qui semblent
Aux blez qui soubz la bize tremblent.

I'auise vn camp de Nains armez.
I'en voy qui ne sont point formez,
Troncez de cuisses, et de iambes,
Et si ont les yeux comme flambes
Aux creux de l'estomaq assis.

I'en-voy cinquante, i'en-voy six
Qui sont sans ventre, et si ont teste
Efroyable d'une grand'creste.

Voicy deux nuages tous plains
De Mores, qui n'ont point de mains,
Ny de corps, et ont les visages
Semblables à des chatz sauuages :
Les vns portent des piedz de cheures,
Et les autres n'ont qu'une leure
Qui seule barbotte, et dedans
Ilz n'ont ny machoires, ny dens.

I'en voy de barbus comme hermites,
Ie voy les combas des Lapithes,
I'en voy tous herissez de peaux,
I'entr'auise mille troupeaux
De singes, qui d'vn tour de ioüe
D'en hault aux hommes font la moüe.
Ie voy ie voy parmi les flos
D'une Baleine le grand dos,
Et ses espines qui paroissent
Comme en l'eau deux roches qui croissent,
Vn y galoppe vn grand destrier
Sans bride, selle, ny estrier.
L'vn talonne à peine vne vache,
L'autre dessus vn asne, tache
De vouloir iallir d'vn plain sault
Sur vn qui manie vn crapault.
L'vn va tardif, l'autre galope,
L'vn s'elance dessus la crope
D'vn centaure tout débridé.
Et l'autre d'vn géant guidé
Portant au front vne sonnette,
Par l'air cheuauche à la genette.
L'vn sur le dos se charge vn veau.
L'autre en sa main tient vn marteau.

L'vn d'une mine renfrongnée
Arme son poin d'une cougnée :
L'vn porte vn dart, l'autre vn trident,
Et l'autre, vn tison tout ardent.

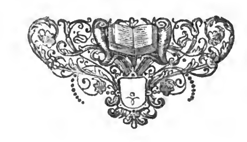
Les vns sont montez sus des grues,
Et les autres sus des tortues
Vont à la chasse auecq les Dieux.
Ie voy le bon Pere ioyeux
Qui se transforme en cent nouuelles.
I'en voy qui n'ont point de ceruelles
Et font vn amas nompareil.
Pour vouloir battre le soleil,
Et pour l'enclorre en la cauerne
Ou de saint Patrice, ou d'Auerne.
Ie voy sa sœur qui le defend,
Ie voy tout le ciel qui se fend
Et la terre qui se creuace
Et le chaos qui les menace.

Ie voy cent mille satyreaux
Ayant les ergotz de cheureaux
Faire peur à mille Naïades,
Ie voy la dance des Dryades
Parmy les foretz trepigner :
Et maintenant se repeigner
Au fond des plus tiedes valées,
Ores à tresses aualées,
Ores gentement en vn rond,
Ores à flocons sur le front,
Puis se baigner dans les fonteines.

Las! ces nües de grélles pleines
Ne prédisent que Iupiter
Se veut contre moy depiter.
Bré bré bré bré voicy le foudre,
Craq craq craq n'oyez vous decoudre

Le ventre d'vn nuau? i'ay veu
I'ay veu, craq craq, i'ay veu le feu
I'ay veu l'orage et le tonnerre,
Tout mort me brise contre terre.

A tant cet yurongne Thenot
De peur qu'il eut, ne dit plus mot,
Pensant vrayment que la tempeste
Luy auoit foudroyé la teste.





DITHYRAMBES

A LA POMPE DU BOUC DE E. IODELLE, POËTE TRAGIQ.

Tout rauy d'esprit ie forcene,
Vne nouuelle fureur me mene
D'vn saut de course dans les bois,
Ïach ïach, i'oy la vois
Des plus vineuses Thyades,
Ie voy les folles Menades
Dans les antres trepigner,
Et de serpens se peigner.
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Ie les oy,
Ie les voy
Comme au trauuers d'vne nuë,
D'vne cadance menuë
Sans ordre, ny sans compas,
Lesser chanceler leurs pas.

Ie voy les segrés mystiques
Des festes Trieteriques,

Et les Syluans tout autour
De maint tour,
Cotissans desus la terre,
Tous herissez de lierre,
Badiner, et plaisanter,
Et en voix d'asnes chanter
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach iach.

Ie voy d'vn œil assez trouble
Vne couple
De satyres cornus, cheurepiez, et mibestes,
Qui soutiennent de leurs testes
Les yures costez de Sylene,
Talonnant à toute peine
Son asne musard, et le guide
D'vne des mains sans licol ne sans bride;
Et de l'autre, à ses oreilles,
Pend deux bouteilles,
Et puis il dit qu'on rie,
Et qu'on crie,
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Hoh, ie me trouble sous sa chanson,
Vne horrible frisson
Court par mes veines, quand i'oy brére
Ce vieil Pere,
Qui nourrit, apres que Semele
Sentit la flamme cruelle,
Le bon Bacchus Diphyen
Dedans l'antre Nyssien,
Du laict des tigresses :
Les Nymphes, et les Déesses
Chantant' autour de son bers
Ces beaux vers

Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Euoé, Cryphien, ie sens
M'embler l'esprit, et le sens
Sous vne verue qui m'afolle,
Qui me ioint à la carolle
Des plus gaillardes
Bandes montaignardes,
Et à l'auertineuse trope
Des Mimalons, qui Rhodope
Foulent d'vn pié barbare,
Ou la Thrace se separe
En deux,
Du flot glacé de Hebre le negeux.
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Il me semble qu'vne poussière
Offusque du iour la lumière,
S'éleuante par les champs
Sous le pié des marchans.
Euoé, Pere, Satyre,
Protogone, Euastire,
Doublecorne, Agnien,
Œiltoreau, Martial, Euien,
Portelierre, Omadien, Triete,
Ta fureur me gette
Hors de moy,
Ie te voy, ie te voy,
Voite-cy
Romp soucy.
Mon cœur bouillonnant d'vne rage.
Envole vers toy mon courage.
Ie forcene, ie demoniacle,
L'horrible vent de ton oracle,
I'entens l'esprit de ce bon vin nouveau,

Me tempeste le cerveau.
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Vne frayeur par tout le corps
Me tient : mes genoux peu fors
A l'arriuer de ce Dieu tremblotent,
Et mes parolles sanglotent
Ie ne scay quelz vers insensez,
Auancez, auancez, auancez.
Ceste vendange nouuelle,
Voici le filz de Semele,
Ie le sen dessus mon cœur
S'assoir comme vn Roy vainqueur.
I'oy les clerons tintinans,
Et les Tabourins tonnans,
I'oy autour de luy le Buys
Caqueter par cent pertuis,
Le Buys Phrygien, que l'antourée
D'vne aleine mal mesurée
Enfle autour de ses chatrez
Ie les vois tous penetrez
D'vne rage insensée
Et tous esperdus de pensée
Chanter ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Euan, Pere, ou ie me trompe,
Ou ie voy la pompe
D'vn bouc aux cornes dorées,
De lierre decorées,
Et qui vrayment a le teint
Teinct
De la couleur d'vn sylene
Quand tout rouge il pert l'aleine
D'auoir d'vn coup euidé son flacon
Plain d'vn vin tholozan ou bien d'vn vin gascon.

Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Mais qui sont ces enthyrssez,
Herissez
De cent feuilles de lierre,
Qui font rebondir la terre
De leurs piés, et de la teste
A ce bouc font si grand feste?
Chantant tout autour de luy
Ceste chanson bris'ennuy
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Tout forcené, à leur bruit ie fremy
I'entreuoy Bayf, et Remy,
Colet, Ianuier, et Vergesse, et Leconte
Pascal, Muret, et Ronsard qui monte
Dessus le Bouc, qui de son gré
Marche, affin d'estre sacré
Aux pieds immortelz de Iodelle,
Bouc le seul pris de sa gloire éternelle :
Pour auoir d'vne voix hardie
Renouuellé la tragédie
Et deterré son honneur le plus beau
Qui vermoulu gisoit sous le tumbeau.
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Hoh, hoh, comme ceste brigade
Me fait signe d'vne gambade,
De m'aller mettre sous ton ioug,
Pour ayder a pousser le Bouc.
Mais, Pere, las! pardonne-moy, pardonne
Assez et trop m'esperonne,
Ta fureur sans cela,
Assez deça et dela

Ie suy tes pas à la trace,
Par les Indes, et par la Thrace :
Ores d'vn Thyrse portelierre
Faisant à des tygres la guerre :
Ores aveques tes Euantes,
Et tes Menades bien boiuantes,
Redoublant à pleine voix
Par les bois
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Maugré moy, Pere, ta fureur
Plain d'horreur
M'y traine, et ne voulant pas,
Maugré moy ie sens mes pas
Qui me dérobent mal sain,
Ou Iodelle de sa main.
Du Bouc tenant la moustache,
Que poil à poil il arrache,
Et de l'autre non paresseuse
Haut eleuant vne coupe vineuse
Te chante, ô Dieu bachique,
Ceste hymne dithyrambique
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Hayauant Muses Thespiennes,
Hayauant Nymphes Nyssiennes,
Rechantez-moy ce Pere Bromien,
Race flameuse du Saturnien,
Qu'engendra la bonne Semele,
Enfant orné d'vne perruque belle,
Et de gros yeux
Plus clers que les astres des cieux
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Euoé, mes entrailles sonnent
Sous ses fureurs qui m'epoinçonnent,
Et mon esprit de ce Dieu trop chargé
Forcene enragé
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Que l'on me donne ces clochettes,
Et ses iazardes sonnettes,
Soit ma perruque decorée
D'vne couronne couleurée
Perruque lierre porte,
Que l'ame Thracienne emporte
Deça dela dessus mon col.
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Il me plaist ores d'estre fol,
Et qu'a mes flancs, les Edonides
Par les montaignes les plus vuides
D'vn pié sacré tremblant.
En un rond s'assemblant
Frapent la terre, et de hurlées
Efroyent toutes les valées,
Le tallonneur de lasne tard
Basar, Euan, redoublant d'autre part.
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Il me plaist comme tout espris
De ta fureur, ce iour, gaigner le pris,
Et haletant à grosse alaine
Faire poudrer, sous mes piés, ceste plaine.

Ça ce Thyrse, et ceste Tiare,
C'est toy, Naxien, qui m'egare
Sur la cime de ce rocher,

Il me plaist d'accrocher
Mes ongles, contre son escorse,
Et cheuestré dessous ta douce force
Aller deuant ton orgie inconnue,
La celebrant de voix aguë,
Orgie, de toy Pere
Le mystère,
Qu'vn panier enclôt saintement,
Et que nul premierement
En vain oseroit toucher, sans estre
Ton prestre :
Ayant neuf fois deuant ton simulacre
Enduré le sainct lauacre
De la fonteine verrée,
Aux Muses sacrée,
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

O Pere, où me guides-tu?
Deuant ta vertu
Les bestes toutes troublées
Se baugent dans les vallées :
Ny les oyseaux n'ont pouuoir de hacher
Comme il faisoyent le vague, sans broncher
Incontinent qu'ilz te sentent :
Dessous leurs goufres s'absentent
De l'Océan les troupes escaillées
Horriblement emerueillées,
De voir
La force de ton pouuoir,
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Par tout les amours te suiuent,
Et sans toy les graces ne viuent,
La force, la jeunesse.
La bonne liesse

Te suit,
Le soucy te fuit
Et la vieillesse chenue
Plutost qu'vne nue
Deuant Aquilon
Au gozier felon,
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Vn chaqun tu vas liant
Souhz ton thyrse impatient.
Alme Denys, tu es vrayment à craindre
Qui peus contraindre tout, et nul te peut contraindre.
O Cuissené, Archete, Hymenien,
Basare, Roy, Rustique, Euboulien,
Nyctelien, Trigone, Solitere,
Vengeur, Manic, germe des dieux, et Pere
Nomien, double, hospitalier,
Beaucoup forme, premier, dernier,
Lynean, Portesceptre, Grandime,
Lyssien, Baleur, Bonime,
Nourriuigne, Aymepampre, enfant.
Gange te vit triomphant,
Et la gemmeuse mer
Que le soleil vient alumer
De la premiere sagette
Qu'a son lever il nous gette
Bien te sentit la Terriere corte
Des geans, montaigne porte :
Et bien, Mime te sentit,
Quand ta main Rhete abatit,
Et bien te sentit Penthée
Qui méprisa ta feste inusitée,
Et bien les nautonniers barbares
Quand leurs mains avares
Te tromperent, toy beau,
Toy Dieu celé dessous vn iuuenceau,

Ïach iach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Que diray-ie de ces Thebaines?
Qui veirent leurs toilles pleines
De vigne, et par la nuict
Elles gettans vn petit bruit
Se virent de corps denuées
En chauuessouris muées?
Quoy du soldart de Mysie?
Et de l'impieteux Acrisie?
Qui, à la fin sentit bien ta puissance
Bien que puny d'vne tarde vengeance?

C'est toy qui flechis les riuieres,
Et les mers tant soyent elles fieres,
Toy sainct, toy grand, tu romps en deux
Les rochers vineux,
Et tu fais hors de leurs veines
Tressauter à val les fonteines
Douces de nectar, et des houx
Tu fais suinter le miel doux.
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Le coutre en voute doublé
Te doit, et Ceres porteblé,
Les loys te doyuent, et les villes,
Et les polices ciuiles,
La liberté qui ayme mieux s'ofrir
A la mort, qu'un tyran soufrir
Te doit, et te doit encore
L'honneur par qui les haux dieux on decore.
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Par toy on aioute pareil,

Le pouuoir, au conseil,
Et les Mimalons arrachans
Par les champs,
Les veaux des tetins de leurs meres
Comme Feres
D'vn pié viellard vont rouant
Autour de Rhodope iouant.
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Mille cœurs de poëtes diuins,
Mille chantres, et deuins,
Fremissent à ton honneur :
Tu es à la vigne donneur
De sa grappe, et au pré
De son émail diapré.
Les riues par toy fleurissent,
Les blés par toy se herissent,
O alme Dieu,
En tout lieu
Tu rens compagnables
Les semances mal sortables.
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Tu repares d'vne ieunesse,
La vieillesse
Des siècles fuyans par le monde,
Tu poises cette masse ronde
O Daimon, et tu enserre
L'eau tout au rond de la terre.
Et au milieu du grand air fortement
Tu pens la Terre iustement.
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Par toy chargés de ton nectar,

Rempans auec toy dans ton char,
Nous conceuons des cieux
Les segrés precieux,
Et bien que ne soyons qu'hommes
Par toy demi dieux nous sommes.
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach.

Ie te salue ô Lychnite,
Ie te salue ô l'elite
Des Dieux, et le Pere
A qui ce tout obtempere.
Dextre vien a ceux
Qui ne sont point paresseux
De renouueler tes mystères,
Ameine les doubles Meres
Des Amours, et vien
Euien,
Œillader tes bons amis,
Auecq ta compaigne Themis
Encloses des anciennes
Nymfes Coriciennes,
Et reçoy,
O Roy,
Le bouc rongeuigne
Qui trepigne
Sur ton autel
Immortel.
Ïach ïach Euoé,
Euoé, ïach ïach

Vien donq, Pere, et me regarde,
D'vn bon œil, et pren en garde
Moy ton poëte Iodelle
Et pour la gloire éternelle
De ma braue tragœdie
Reçoy ce vœu qu'humble ie te dedie



TRADVCTION

DE QVELQVES ÉPIGRAMES GRECZ,

A MARC ANTOINE DE MURET.

DV GREC DE POSIDIPPE.

Ποίην τίς βιόθοιο τάμοι τρίβον.
Εἰν ἀγορῇ μὲν Νείκεα.

Qvel train de vie est-il bon que ie suiue.
Affin, Muret, qu'heureusement ie viue?
Dans les palais il n'y a que proces
Noyses debatz, et quereleux exces,
Les maisons sont de mille soucis pleines,
Le labourage est tout rempli de peines,
Le matelot familier du labeur
Dessus les eaux pallit tousiours de peur.
Celuy qui erre en vn païs etrange,
S'il a du bien il craint qu'on ne le mange.
D'estre indigent, c'est vne grand' douleur :
Le mariage est comblé de malheur,
Et si l'on vit sans estre en mariage
Seul et desert il fault vser son age,
Auoir enfans, n'auoir enfans aussi

Donne labeur donne soing et souci.
La ieunesse est peu sage et mal abile,
La vieillesse est languissante et debile,
Ayant tousiours la mort deuant les yeux.

Doncques, Muret, ie croy qu'il vaudroit mieux
L'vn de ces deux ou bien iamais de n'estre
Ou de mourir si tost qu'on vient de naistre.

DV GREC D'ANACREON.

Οὔ μοι μέλει Γύγαο
τοῦ Σάρδεων ἄνακτος.

Du grand Turc ie n'ay souci,
Ny de l'Empereur aussi :
L'or n'attire point ma vie :
Aux Roys ie ne porte enuie :

I'ay soucy tant seulement
D'oindre mon poil d'oignement :
I'ay soucy qu'vne couronne
De fleurs ma teste enuironne.

Le soin de ce iour me point :
Du demain, ie n'en ay point :
Et qui sçauroit bien cognoistre
Si vn lendemain doit estre?

Vulcan fay moy d'vn art gent
Vn creux gobelet d'argent,
Et de toute ta puissance
Large creuse luy la panse :

Et me fay, non point autour
Des estoilles le retour,
Ni la charréte celeste,
Ni cet Orion moleste,

Mais bien vn vignoble verd,
Mais vn cep riant couuert
D'vne grappe toute pleine
Auec Bacchus et Siléne.

Σώματα πολλὰ τρέφειν

Veux tu sçauoir quelle voye
L'homme a pauureté conuoye?
Eleuer trop de palais
Et nourrir trop de valetz.

DV GREC D'ANTOMEDON.

Εὐδαίμων πρῶτον μὲν ὁ μηδενὶ μηδὲν ὀφείλων.

Aux creanciers ne deuoir rien
Est par sus tous le premier bien :
Le second n'estre en mariage :
Et le tiers viure sans lignage,
Mais si vn fol se veult lier
Sous hymenée il doit prier
Qu'apres l'argent dessoubz la lame
Le iour mesme enterre sa femme.
Celuy qui cognoist bien ceci

Vit sagement, et n'a souci
Des atomes, ni s' Epicure
Cherche du vuide en la nature.

Εἴ τις ἅπαξ γήμας.

L'home vne fois marié
Qui lié
Se reuoit par mariage
Par deux fois se vient ranger
Au danger,
Sauué du premier naufrage.

Εἰκὼν ἡ Σέξτου μελετᾷ.

L'image de Thomas pourpense quelque chose,
Et Thomas au parquet se taist à bouche close
L'image est auocat a voir son parlant trait,
Et Thomas n'est sinon portrait de son portrait.

DV GREC DE LVCIL.

Εἰ ταχυστεὶς τὸ φαγεῖν.

Si tu es viste au souper,
Et pour courir mal adestre,
Des piedz il te fault repaistre
Et des leures galoper.

DE PALLADAS.

Εἰ τὸ τρέφειν πώγωνα.

Si nourrir grand barbe au menton
Nous fait filosofes paroistre.
Vn bouc barbasse pourroit estre
Par ce moyen quelque Platon.

DE AMMIAN.

Οἴει τὸν πώγωνα φρενῶν ποιητικὸν εἶναι.

Tu penses estre veu plus sage
Pour porter grand barbe au visage :
Et pource, a l'entour de ta bouche
Tu nourris un grand chassemouche :
Si tu m'en croys iette la bas :
La grand barbe n'engendre pas
Les sciences plus excellentes,
Mais des morpions et des lentes.

DE NICARCHE.

Εἰς Ῥόδον εἰ πλεύσοι τίς.

Quelcun voulant a Rodes nauiguer,
Ains qu'entreprendre vn si long nauigage
Pour s'enquerir s'il auroit bon voiage,
Il vint d'Olymp' le prestre interroguer,
Il luy respond monte dans un vaisseau.
Qui soit tout vuide, et par l'hiuer ne pousse,
Mais en esté quand la saison est douce,
Hors de son port ton nauire sur l'eau.
Si tu parfais ce que ma voix t'aprend,
A Rode iras sur les flotz de Neptune
A seureté, i'en en si de fortune
Quelque Pirate en la mer ne te prend.

DE PALLADAS.

Εἰπέ, πόθεν σὺ μετρεῖς κόσμον.

Aiant vn petit cors vestu
D'vn si petit monceau de terre,
Di moy pourquoy mesures-tu
Tout ce monde qui nous enserre?
Mesure toy premierement

Et te conoy et te commande,
Et puis mesure entierement
Le ciel et la terre si grande.
Si mesurer tu n'as pouuoir
De ton corps la fangeuse ordure,
Comment pourras-tu bien sçauoir
De ce grand monde la mesure?

DV MESME.

Χρυσέ πάτερ κολάκων.

O Mere des flatteurs, Richesse,
Fille de soin, et de tristesse,
T'auoir est vne grande peur
Et ne t'auoir grande douleur.

DE NICARCHE.

Πορδὴ ἀποκτείνει πολλούς.

Le pet qui ne peut sortir
A maintz la mort fait sentir,
Et le pet de son chant donne
La vie a mainte personne.
Si donc un pet est si fort
Qu'il sauue, ou donne la mort,

D'vn pet la force est égale
A la puissance royale.

DE LVCIL.

Ρύγχος ἔχων τοιοῦτον.

Aiant tel crochet de naseaux
Fuy les fontaines et les eaux,
Et ne te mires en leur bord :
Si ton visage tu miroys,
Comme Narcisse tu mourroys
Te haïssant iusqu'a la mort.

DV NÉS DE DIMANCHE.

Ἡ ῥὶς κάστορος ἐστιν ὅταν σκάπτῃς

Quand il te plaist becher, Dimanche,
Ton grand nés te sert d'une tranche :
Quand vendanger, d'un couteau tors,
D'une trompette quand tu dors :
Aux nefz il sert d'ancre tortuë,
Aux laboureurs d'une charruë,
D'vn haim aux pescheurs mariniers,
Et de hauet aux cuisiniers :
Aux charpentiers de dolouëre,

Aux iardiniers de cerclouëre,
De besaguë au feure, et puis
De maillet pour fraper a l'huis.
Ainsi, Dimanche, en toutes sortes
Pour cent metiers vn nés tu portes.

DE POSIDIPPE.

SVR L'IMAGE DU TEMPS.

Τίς; πόθεν ὁ πλάστης.

Qui, et d'ou est l'ouvrier? du Mans.
Son nom? le Conte.
Et mais toy qui es-tu? le Temps
Qui tout surmonte.
Pourquoy sur les ergos vas-tu toiours colant?
Pour montrer que ie suis incessamment roulant.
Pourquoy te sont les piedz ornez de doubles aisles?
Affin de m'envoler comme vent desus elles.
Pourquoi va ta main dextre vn rasouër touchant?
Pour montrer que ie suis plus agu qu'un trenchant.
Pourquoy dessus les yeux voltige ta criniere?
Pour estre pris dauant et non par le derriere.
Et pourquoy chauue? affin de ne me voir hapé,
Si des le premier coup ie ne fus attrapé.
Tel peint au naturel le Conte me decueuure,
Et pour toy sur ton huys a mis ce beau chef d'euure

Ὁ φθόνος οἰκτιρμοῦ κατὰ πίνδαρον.

Trop plus que la misere est meilleure l'enuie.
Ceux qui sont enuiez ont vne heureuse vie.
On a touiours pitié de ces pauvres chetifz
Puisse-ie n'estre, o Dieux, des grandz ni des petitz
La mediocrité fait la personne heureuse.
Le haut degré d'honeur est chose dangereuse,
Et le trop bas estat traisne ordinairement
Pour sa suitte vne iniure et vn mesprisement





SONETS

Lance au bout d'or qui sais et poindre et oindre,
De qui iamais la roideur ne defaut,
Quand en camp clos bras à bras il me faut
Toutes les nuis au dous combat me ioindre.

Lance vraiment qui ne fus iamais moindre
A ton dernier qu'a ton premier assaut,
De qui le bout brauement dressé haut
Est touiours prest de choquer et de poindre.

Sans toi le Monde vn chaos se feroit,
Nature manque inabille seroit
Sans tes combas d'acomplir ses offices;

Donq, si tu es l'instrument de bon heur
Par qui l'on vit, combien a ton honneur
Doit on de vœus, combien de sacrifices?

L. M. F.

Ie te salue, o vermeillette fante,
Qui viuement entre ces flancs reluis .
Ie te salue, o bienheuré pertuis,
Qui rens ma vie heureusement contante.

C'est toi qui fais, que plus ne me tourmente
L'archer volant, qui causoit mes ennuis.
T'aiant tenu seulement quatre nuis
Ie sen sa force en moi desia plus lente.

O petit trou, trou mignard, trou velu
D'vn poil folet mollement crespelu.
Qui a ton gré domtes les plus rebelles,

Tous vers galans deuroient pour t'honorer
A beaus genous te venir adorer
Tenant au poin leurs flambantes chandelles.

FIN.



EXTRAICT

DES REGISTRES DU PARLEMENT.

La court apres auoir veu la requeste a elle presentee par Catherine Lheritier, veufue de feu Maurice de la Porte, libraire à Paris . a permis et permect a ladicte Lheritier de imprimer ou faire imprimer et exposer en vente vn liure intitulé, *Liuret de Folastries a Ianot Parisien.* Defendant a tous autres libraires et imprimeurs de ce ressort de iceluy liuret imprimer ou vendre sans l'adueu et consentement de la dicte suppliante, dedans le temps de quatre ans, à compter du iour que ledit liure sera paracheué d'imprimer, sur peine de confiscation des liures qui autrement seroient imprimez, et d'amende arbitraire. Fait en Parlement, le dix-neufiesme iour d'auril, l'an mil cinq cens cinquante trois, apres Pasques.

Signé :

de Sainct Germain.

Acheué d'imprimer
le vingtiesme iour d'auril
1553.



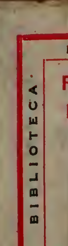
TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Rel. bei
Renbaum






BIBLIOTECA